

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Je vais me brûler dans les oiseaux

Normand de Bellefeuille, *La marche de l'aveugle sans son chien*, Montréal, Québec Amérique, coll. « mains libres », 1999, 120 p., 14,95 \$.

Joël Des Rosiers, *Vétiver*, Montréal, Triptyque, 1999, 140 p., 25 \$.

José Acquelin, *Là où finit la terre*, Montréal, les Herbes rouges, 1999, 114 p., 14,95 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 98, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37436ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2000). Compte rendu de [Je vais me brûler dans les oiseaux / Normand de Bellefeuille, *La marche de l'aveugle sans son chien*, Montréal, Québec Amérique, coll. « mains libres », 1999, 120 p., 14,95 \$. / Joël Des Rosiers, *Vétiver*, Montréal, Triptyque, 1999, 140 p., 25 \$. / José Acquelin, *Là où finit la terre*, Montréal, les Herbes rouges, 1999, 114 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (98), 47-48.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Normand de Bellefeuille, *La marche de l'aveugle sans son chien*, Montréal, Québec Amérique, coll. « mains libres », 1999, 120 p., 14,95 \$.

Joël Des Rosiers, *Vétiver*, Montréal, Triptyque, 1999, 140 p., 25 \$.

José Acquelin, *Là où finit la terre*, Montréal, les Herbes rouges, 1999, 114 p., 14,95 \$.

Je vais me brûler dans les oiseaux



Les univers de la douleur et de l'extrême tentation,
voire même le plaisir de sentir vivre le matin.

POÉSIE
Hugues Corriveau

NORMAND DE BELLEFEUILLE VA, TÊTE BAISSÉE, jusqu'au bout de lui-même dans ce qui pourrait bien être son meilleur recueil (sans aucun doute le meilleur de l'année en cours), à tout le moins son plus intime, celui qui se tient près d'un certain lyrisme nuancé, fait d'évocations autour du malheur, de la perte, de l'effrayant passage de ce qui désagrège les pensées les mieux acquises.

L'existence telle quelle

Marque toujours recommencée de l'auteur, la répétition est ici convoquée jusqu'à l'extrême, mais loin cette fois d'une relative mécanique, car beaucoup plus proche de ce qu'il faut appeler la mélodie, le murmure du centre sensible autour de l'évasion, de l'abandon, de la souffrance. Rumeur des amours achevées, écho des amours naissantes, chuchotement autour du corps en perte, jusqu'à chercher son chemin dans tous ces méandres qui déportent çà et là l'indicible, le si prégnant accomplissement de la fragilité : « La douleur compte ses nids / ma douleur compte ses nids / s'arrête à trois / nids blancs / comme des linges de fiancée. » (p. 13) Ainsi commence ce recueil placé sous le signe d'une détresse consciente du lieu précis où se loge ce qui des histoires d'amour s'abandonne : « La douleur a ma permission : / ma douleur s' imagine gibier / gras de sang. » (p. 14) Logée au centre vital de l'émotion, alors que la blessure, la solitude résistent à la mort assurée, à cette mort aux autres. Aveugle poète

qui cherche ses mots à tâtons comme Tirésias ses prédictions. Oiseaux, cheval ou bête tapis, quelque chose guette dans l'ombre du destin : « une douleur de monde entier / terrestre / de marche lente / celle de l'aveugle sans son / chien / trébuchant à chaque lente enjambée. » (p. 18) Devant, il y a l'appel, ou bien encore quelque « Béatrice, Laure ou Marie » pour la triple vision des femmes retenues au centre de la mémoire. Il est Dante, il est aussi cet autre qui devant Ophélie tressaille : « mes saisons : / amante / et douleur. » (p. 21) Il ajoute, conscient de la stricte et définitive évidence : « c'est sur les bords de la douleur / que la parole fait mal. » (p. 23) Lancinant, l'hymne cherche à nommer l'innommable de ce qui au cœur reste du chagrin, à dire le bestiaire intime qui joue autour des chevaux de Lascaux ou des animaux

à écailles, fait venir ou Rimbaud (toujours lui et son livre), ou encore quelque temple qui évoque Baudelaire. Mais la constatation a ceci d'irréversible que, même accompagnée de mémoire, le déchirement est l'exact présent de son accomplissement, l'exactitude de son expérience : venue aussi de la mort du père, qui, aux amantes en allées, ajoute au désarroi, « car la mort / est un furieux / rendez-vous » (p. 67). « Nous devrions / une fois la chose / accomplie / avoir un nom de mort » (p. 66), c'est ce à quoi nous pourrions aspirer de mieux afin de perpétuer une identité si fragile de vivant. Ah ! cet amour infatigable qui défie la bête ! Recueil d'amour, recueil amoureux où la vie tient tête et s'entête :

je te chuchote donc ceci :

« Mon corps

il est écrit ;

il faut maintenant

que ce soit ce même corps

voyageur

qui chaque fois en déplace la phrase

et en inquiète infiniment

le style. » (p. 95)

Notons également le très bel épilogue du recueil constitué d'une chanson, « Laisse parler le cœur », mise en musique par Sylvain Lelièvre. On se souviendra de leur remarquable collaboration alors que le compositeur mettait en musique « Les enfants de Lascaux », première chanson de l'auteur enregistrée sur le disque *Les choses inutiles*. Une fois encore, l'émotion affleure, une coda qui dit le « corps qui tange ».

Vivre en pays lointain

Joël Des Rosiers signe avec *Vétiver* un livre d'une grande beauté à la fois formelle et intime. Sans compter le remarquable travail éditorial de chez Triptyque qui nous donne un livre splendide, d'une facture soignée, qui présente de façon unique les illustrations pénétrantes de Pierre Pratt. Sans doute un des plus beaux objets à avoir été réalisés par cette maison. Des Rosiers a ici repensé le vers épique, ce long souffle

Normand de Bellefeuille

La Marche de l'aveugle
sans son chien



Québec Amérique



Normand de Bellefeuille

Joël Des Rosiers

Vétiver



Triptyque

du chant des nations, quelque part rappelant les stances de Léopold Sédar Senghor. C'est au rythme du sensible que nous convoque Des Rosiers, ouvrant par sa poésie des accès miraculeux aux mystères des lieux, des gens et des noms : « le texte comme ceux dits dans les temples mais en vérité / extrait du Livre de l'ancêtre [...] » (p. 30) Ce livre, d'une grande sensualité, cherche à donner une idée du lieu ou du parfum, de l'essence même dont est fait tout un pays (ou sa reconstitution chantée) : « aussitôt éprouvai-je l'odeur du vitiver / dont on oint les livres et les charpentes. » (p. 31) Si c'est [à] « Cayes », il rappelle les morts, car « ce sont leurs ossements qui dans nos mots tressaillent » (p. 32) ; s'il s'agit du chant destiné « [à] Vaïna illustre servante », il reconnaît qu'elle « aime le penchement des sons » (p. 41). Atteindre la poésie pour Des Rosiers n'est pas simple, car l'accession à cette parole des subtiles harmonies ne se donne pas d'emblée :

*comme si pour se dissoudre dans le poème
pour frôler l'absolu il fallait perdre la voix
abandonner la langue de l'enfance
pour des épiphanies étranges les mots la fuyaient
les voix païennes la remplissaient d'épouvante*
(p. 40)

Nous irons à sa suite à « Cayenne » et à « Basse-Terre » pour qu'aux rives du réel le pays des amours et des misères, le pays dévasté à l'histoire souvent proche de la mort, nous soit redonné en un seul grand souffle, d'une beauté constante, d'une justesse qui bouleverse l'âme et fait sentir tout le pouvoir intrinsèque de la parole de ce poète accompli que Des Rosiers est devenu. Le souffle large de ces longs poèmes en vers libres lui a valu le Prix littéraire de la Ville de Montréal en 1999, et cela est plus que mérité.

Voici un livre de souffrance et d'amour, un livre de reconnaissance qui traduit les vibrations sonores et les mouvements d'une pensée lointaine, chargée d'histoire et de magie, des croyances les plus vives qui font surgir au détour d'un poème les démons enfouis de la peur, de l'admiration, de l'évocation amoureuse, du retour en terre natale comme en un lieu utérin d'où surgissent l'émoi et la crainte. Car les tortures ici racontées seraient souvent insoutenables sans cette grandeur d'un verbe amoureux du peuple dont il traduit la souffrance. L'auteur dit aussi, arrivant à Cayenne : « j'étais sans nostalgie sans larmes / les traces laissées par les êtres qu'on a aimés / demeurent hallucinantes vivantes inexprimées » (p. 75) ; pourtant, cette expression de l'autre, Des Rosiers l'a portée ici à une grande hauteur de ton : « en contrebas de la mer et pleurant / arrachée à la mer comme une épure / ô enfance pour ne pas te fêter. » (p. 76) Mais si, la fête a bel et bien lieu quand la culture trouve ainsi au milieu des mots les plus rares à se faire une nouvelle simplicité.

Il faut croire la lectrice qui s'approcha un jour de l'auteur en lui disant qu'il était « [...] d'après les notes biographiques / qu'elle avait parcourues attentivement à la fois médecin et écrivain / et que la double profession qui était [la sienne] / [lui] conférerait à ses yeux une connaissance exquise des hommes / c'est-à-dire une connaissance de la douleur » (p. 81). Comment mieux résumer ce grand livre qu'est *Vitiver* ? Cette femme oblige l'auteur à un long retour sur lui-même, sur son identité propre au moment où le retour au pays des ancêtres accomplit l'heure de l'ébahissement, de l'étonnement devant ce qui de si loin revient et s'écrit. L'homme libre repense l'esclavage, et l'affranchissement dans sa langue qui, à la poésie tout entière, est donnée, s'élève et chante.

Terre de tous les possibles

Finit-elle vraiment, cette terre dont José Acquelin se plaît à retracer les plus étonnants témoignages de vie ? Dans *Là où finit la terre*, Acquelin ne cesse de renouer avec un surréalisme éclaté, parfois même étriqué, qui ramasse au passage des tics d'écriture qui étonnent. Pourquoi tant de soubresauts, tant de coups de langue ? José Acquelin tire à bout portant sur le sens, dévie, dérouté. Peut-être en fait-il trop à la fin, du moins est-ce l'impression que j'ai souvent devant ce qui semble s'offrir comme de l'esbroufe, de l'effet poétique. Avouerais-je préférer le Acquelin de la simplicité, celui qui parle tendrement de la nature, au risque même de tomber parfois dans une certaine quincaille « québécoise ». C'est que, là, il parle, il écrit, il dit du monde son rapport essentiel. Tout le bestiaire acquelinien en témoigne : oiseaux, animaux, poissons, vivantes créatures solaires ou éoliennes, magie des lieux qui craquent sous les saisons.

Le temps d'un nuage, il s'assit sous la pluie. Il se mit à boire le retour des lacs, des rivières et de la mer : la nudité a le pouvoir de changer le sang en eau. Il disait nudité parce que, pour lui, le mot pureté était plein d'un alcool très fort.

(« Le maître de rien », p. 37)

Mais il n'y a pas que les choses de la terre, il y a aussi les êtres du monde, et alors Acquelin trouve un ancrage d'une grande émotion, par exemple quand tout à coup il nous parle de son père : « Il suffit qu'il me voie heureux. Il suffit qu'il me voie. Sa poésie est dans cet instant, elle n'a pas besoin d'être appelée poésie. Il est un homme vivant. » (« Impasse des sorbiers, Montréal, un 18 juin, 21 H 01 », p. 16) Mais il y a aussi cet autre José Acquelin qui me laisse un peu pantois : « [...] les gencives des nuages nous prennent pour des dentiers : y a-t-il un plombier dans le ciel ? Si oui, ne lui tirez pas les vers du nez, il croit encore au poète. » (« Le plombier du ciel », p. 40) Je veux bien, mais moi, hélas ! j'y crois alors un peu moins, et je serais bien prêt à tirer à boulets rouges sur ce poète facétieux !

L'unité du livre de Acquelin est donc extrêmement fragile parce que toujours en porte-à-faux au-dessus soit d'une thématique d'une relative limpidité, soit d'une autre plus éclatée. D'une part, on trouve parfois des vers qui bouleversent : « j'ai vu le bleu très sûr des yeux fermés / d'un enfant s'abandonnant à la bague de la mort » (« J'aime ce qui ne fut jamais », p. 57) ; ou encore de fulgurantes pensées : « l'homme n'aura été qu'un court malheur » (« Le septième doigt », p. 47 ; le titre de ma critique est d'ailleurs l'un de ses vers). Mais, d'autre part, on trouve aussi un Acquelin qui veut « alambiquer » (je souligne) : « laisse te devancer *ce qui* déjà en toi te dépasse / l'air déverrouille ton être à la lumière *qui* descend / tu voudrais mourir à chaque beauté rencontrée / *afin que* ta mort se taise devant tant de vie / *mais ce n'est seulement que* par le contraste / *de ce que* tu n'es pas *que* tu peux voir / la splendeur. » (« *idem* », p. 50) Ouin ! Bon, passons ! Mais c'est tout Acquelin cela, du pire comme du meilleur. Et par chance, ce dont le lecteur se souvient toujours, c'est du meilleur chez lui, car c'est un poète d'une grande force, d'une grande sensibilité. La profondeur de la vision qu'il propose est souvent intense et vive. Ce poète Acquelin donnera un jour le livre unifié qu'on est en droit d'attendre du talent intrinsèque dont témoignent tant de ses textes.



Joël
Des Rosiers



José
Acquelin

